

L'ivrogne

C'était un samedi soir, la pluie tombait par torrents... Une femme à haute taille était assise dans une pauvre maison, sur la seule chaise qui restait. Malgré sa maigreur extrême et les traces que la misère et le chagrin avaient empreintes sur sa figure, on reconnaissait encore en elle les vestiges d'une femme aussi belle qu'aimable. Elle **chantait** à **demi-voix**, sur un **ton doux** et plaintif, comme pour **calmer** les douleurs d'un petit enfant malade dont les **cris** déchiraient le cœur (1) ; à côté d'elle, on voyait une petite fille assise sur le plancher, et dont le **regard** douloureusement fixé sur sa mère, semblait demander quelque chose. Et la pauvre mère, **navrée** de douleur, cherchait à **sourire** à son enfant. Pour **cacher** les **larmes** qui roulaient sur ses **joues** (2), elle disait à voix basse :

— Ma chère enfant, il va bientôt arriver, et alors ma bonne petite fille aura à souper...

Un instant après, la porte s'ouvrait pour laisser entrer un enfant dont la bonne mine et la beauté se faisaient jour à travers les haillons dont il était couvert.

— Ils n'ont rien voulu m'avancer, ma chère maman, dit-il avec un ton de désespoir. Ils disent que mon père ne fait que boire, et qu'ils courent risque (3) de ne pas être payés pour ce qu'ils nous ont déjà donné...

Le pauvre enfant, étouffé dans les sanglots, ne put en dire plus long. La malheureuse femme reste quelques moments muette de douleur. Enfin reprenant quelque force :

— Eh bien ! Édouard, qu'allons-nous devenir... ? c'est demain dimanche, et nous allons certainement mourir de faim, à moins que tu n'aies de nouveau... — elle n'osait prononcer le mot — chez ton oncle, pour lui demander quelques chelins. Il me semble que, si tu lui fais connaître l'affreuse misère à laquelle nous sommes réduits, il ne pourra nous refuser... (4)

L'enfant veut en vain cacher la peine que lui cause la proposition de sa mère ; ses joues si pâles se teignent tout d'un coup d'un rouge écarlate par la violence qu'il se fait, son bon œil si doux brille d'un éclat inaccoutumé.

— Oh ! ma mère, s'écrie-t-il, que me demandez-vous ?... Non, jamais, jamais... j'aime mieux mille fois souffrir les horreurs de la faim... j'aime mieux quêter... j'aime mieux mourir... Oh ! ma mère, je vous en conjure, ne me commandez pas d'aller chez mon oncle...

Et en prononçant ces paroles, il se cachait le visage entre ses mains, qu'il tenait appuyées sur la table.

Il s'ensuivit un long silence, qui ne fut interrompu que par la petite fille :

— Maman, dit-elle, vous m'aviez promis de me donner à souper, lorsque Édouard serait de retour ; je vous en prie, j'ai faim, donnez-moi donc un petit morceau de pain... Vous ai-je donc fait de la peine, chère petite maman, pour que vous ne m'ayez rien donné à manger aujourd'hui ? je n'en puis plus... Mais pourquoi donc pleurez-vous ?

La mère, pressant cette chère petite, ne put lui répondre que par ses sanglots... En ce moment, Édouard levait la tête de dessus la table ; son visage était revenu à sa pâleur naturelle, et cet air de vivacité qu'il avait un instant auparavant, avait fait place à l'abattement ; il s'avance vers sa mère, passe ses bras autour de son cou, et l'embrasse avec toute l'effusion d'un bon cœur.

— Chère et tendre mère, lui dit-il, pardonnez-moi, je vous en prie... je ne savais ce que je disais... Oh ! je vous en conjure, ne me faites pas mourir avec ces larmes que vous versez et qui me reprochent le malheur que j'ai eu d'augmenter vos chagrins par ma désobéissance. Je pars tout de suite... Après tout, il ne peut toujours me traiter plus durement qu'il l'a fait l'autre jour... Ma mère, ma chère mère, prenez un peu de courage, je vous en conjure ; priez pour moi, je vais vous chercher du pain... (5)

— Édouard, répliqua la mère éplorée, en le pressant contre son cœur, mon Édouard, ce serait avec joie que je ferais le sacrifice de ma vie, pour exempter la moindre peine à un enfant qui m'a toujours été aussi bon et aussi soumis que toi, mon cher ; tu sais que ce n'est pas pour moi que je te prie de faire une dé-

marche dont la seule pensée m'accable autant que toi... mais (en lui montrant ses petites sœurs,) c'est pour leur amour que tu vas m'obliger, et que tu vas, encore cette fois, montrer ton bon cœur pour ta mère. (6)

Un instant après, elle était seule, à genoux, et priait en tenant dans ses bras ses enfants qu'elle arrosait de larmes. Il est impossible de dire combien les instants qui s'écoulaient paraissaient longs à cette mère dont le cœur était à la fois brisé par tant de douleurs... Bien des fois, elle se leva, et ouvrant la porte, elle regardait ; mais elle ne voyait que les ténèbres d'une nuit dont l'obscurité était encore augmentée par l'orage qui grondait. Elle prêtait l'oreille au moindre bruit qu'elle croyait entendre... Enfin elle reconnut les pas de l'enfant si cher à son cœur (7). Il rentre, et cette fois-ci il apportait quelque nourriture. Mais il ne conta pas à sa mère avec quel mépris il avait été repoussé de bien des portes, quelles insultes il lui avait fallu recevoir partout. Il ne lui dit pas dans combien d'endroits on lui avait dit que ça ne convenait pas de donner du pain, qu'on avait tant de peine à gagner, pour nourrir un ivrogne avec ses paresseux d'enfants ; il ne lui dit pas quels affronts il avait reçus pour son amour ; et combien de fois il avait été forcé de se jeter aux genoux de ceux qui le repoussaient, en les conjurant de lui donner un petit morceau de pain pour sa mère et ses petites sœurs, qui mouraient de faim (8). Mais la fièvre mortelle qui colorait, de ses feux dévorants, la figure de son enfant, et les larges gouttes de sueurs qui tombaient de son front, racontaient plus éloquemment qu'aucune voix, à cette mère infortunée, ce que son enfant avait souffert pour elle... Ses forces étaient épuisées : il tombe sans connaissance entre ses bras. Aux premiers cris de douleur de cette pauvre femme succède un long silence... Puis revenant un peu à lui-même :

— Ma mère, dit-il, prenez ma main, mettez-la sur votre cœur... Pourquoi pleurez-vous, ajouta-t-il après un moment de repos, pourquoi pleurez-vous, ma mère ? est-ce parce qu'aujourd'hui vous avez un enfant sur la terre, et que demain il sera au ciel ? Pourquoi pleurez-vous... ? je m'en vais quitter ce monde si plein de misères, ce monde où vous n'avez eu que du chagrin et des soucis, pour ce ciel si beau dont nous avons si souvent parlé tous les deux. Je n'ai plus qu'un moment de vie : déjà je sens mes yeux qui se ferment à la lumière. La mort a déjà la main sur moi ; je n'ai qu'un seul regret en quittant si jeune la vie : oh ! ma mère, c'est d'être séparé de vous... Ah ! si je pouvais vous emmener avec moi ! mais j'espère que vous allez bientôt me suivre... (9)

Les mots qu'il voulut encore prononcer étaient inintelligibles. Sa tête se pencha sur le sein de sa mère ; puis poussant un profond et dernier soupir, il laissa échapper son âme pour aller au ciel, jouir, comme il l'espérait, d'une meilleure vie. Et la mère, trop infortunée, tomba sans paroles et sans force sur le cadavre inanimé de son enfant...

Plusieurs heures s'étaient écoulées : et, sans connaissance, elle tenait toujours le corps de son fils entre ses bras ; on eût dit qu'elle était morte, et qu'elle aussi avait dit un éternel adieu aux peines et aux misères de cette vie. Tout d'un coup, la porte, poussée violemment, s'ouvre avec bruit, et un homme ivre rentre en chancelant... Il regarde, d'un air stupide, autour de lui, comme pour connaître où il se trouve. À la fin il reconnaît sa femme ; et, s'élançant vers elle, il la saisit par le bras et la tire avec brutalité. (10)

Un profond soupir qu'elle pousse fait connaître qu'elle revient à elle... puis l'apercevant, elle se lève, et lui montrant le cadavre de son enfant :

— Le vois-tu, s'écria-t-elle, le reconnais-tu ? sais-tu qui est celui qui a écrasé cet enfant sous le poids des peines et des angoisses ? sais-tu qui lui a donné en partage, dès son entrée dans le monde, la pauvreté, la misère et la honte, et qui a rempli la coupe de la vie de cet ange d'un fiel si amer qu'il en a détourné les lèvres, et qu'il n'a pu en supporter l'amertume ? Monstre ! ai-je besoin de le dire, sais-tu qui a enfoncé le poignard dans le cœur de ce tendre enfant ? C'est un père ivrogne ! c'est toi qui as creusé son tombeau, c'est toi qui m'as ôté mon enfant, c'est toi qui as déchiré le cœur de la femme que tu avais fait serment de rendre heureuse !... (11)

Le malheureux père, stupéfait, ne pouvait prononcer une seule parole. Son ivresse s'était complètement passée à la vue du triste spectacle qu'il avait devant les yeux. La voix de sa conscience lui faisait des reproches aussi mérités et encore plus forts que ceux de sa femme.

Pour apaiser ses remords et oublier son chagrin, il court à l'auberge voisine, et s'enivre !... (12)

Charles Chiniquy, 1847

Le Père Chiniquy est né à Kamouraska (Québec), en 1809. Il a été ordonné prêtre en 1833 ; il fut curé de Beauport et de Kamouraska. Il se signala par sa prédication tenace de la tempérance. L'Église l'excommunia à cause de son enseignement "pas très conventionnel".

Commentaires

D'une phrase à l'autre, on change de registre ; mais dans la même phrase on ne mélange pas.

1 – vocabulaire auditif : demi-voix, ton doux, cris

2 – description physique : regard, sourire, larmes, joues

3 – dès à présent, on sait la cause des malheurs (l'alcoolisme du père), le thème est clair, mais l'intrigue est placée ailleurs : comment pallier la faim des enfants ?

4 – tout ce qui se passe à l'intérieur de la maison (désolation, pleurs, tristesse) est dit par le narrateur, alors que ce qui se passe à l'extérieur (refus d'aider, future visite chez l'oncle) est rapporté par les paroles

5 – les propos d'Édouard sont brefs, hachurés par des points de suspension ; ils font avancer l'action, puisque le garçon parle de ses sentiments, de ses craintes et son engagement.

6 – les propos de la mère permettent de mesurer la vie dans la famille (garçon et sœurs). Le narrateur aurait pu choisir de décrire l'état, le faire dire par la mère décrit la situation et montre son ressenti.

7 – registre tour à tour physique, visuel et auditif – toucher, ouïe, vue.

8 – tout ce qu'a subi Édouard est rapporté, tout en disant qu'il n'en parle pas ! La figure de style de rhétorique utilisée s'appelle l'épanaphore (répéter la même idée en introduction de chaque phrase).

9 – du point de vue logique, la situation n'est pas réaliste. Toutefois, les propos d'Édouard permettent de présenter son sort, son éducation et ses illusions.

10 – En trois courtes phrases (55 mots au total), on passe de la tristesse à la violence. Le vocabulaire est cinématographique, visuel et auditif.

11 – les reproches de la mère et les conséquences de l'alcoolisme sont rapportés dans la tirade, qui fait écho à ce qui était mentionné dans la note 3.

12 – la chute est à la fois morale et inattendue ; elle montre d'abord la déroute du père (le prêtre militant montre à son lecteur la prise de conscience qu'il croit possible), puis la fatalité inexorable de l'alcoolisme.

- Les personnages sont peu nombreux : surtout la mère et Édouard, le père à la fin. Les autres intervenants sont évoqués sans détails (*ils, l'oncle, les sœurs*). Une fille a une seule réplique. Pas besoin de s'appesantir sur leurs profils et leur description.
- Le lieu est unique : la maison. Pourtant on saisit qu'Édouard circule et le père est ailleurs.
- Le temps est limité : une soirée. Pourtant l'alcoolisme du père et ses conséquences sont durables.
- La chute est ouverte : prise de conscience ou rechute ? Les deux issues sont annoncées, sans savoir laquelle suivra au-delà de l'histoire... à chaque lecteur de faire son choix.

En ce qui concerne le volume : à peine plus de 2 pages dactylographiées, 1 500 mots, 8 800 caractères... pas le bout du monde !